

SOUS LA DIRECTION DE LAURENT TESTOT

Édition
revue et
augmentée de
*Histoire du
monde global*



Histoire globale du monde

OUVRAGES  DE SYNTHÈSE

SOUS LA DIRECTION DE LAURENT TESTOT

Histoire globale du Monde



Conception couverture et intérieur : Isabelle Mouton
Crédit photo couverture : ©Peter Zelei Images/Getty

RETROUVEZ NOS OUVRAGES SUR:
www.scienceshumaines.com
<http://editions.scienceshumaines.com>

Diffusion/Distribution : Interforum

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement, par photocopie ou tout autre moyen, le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français du droit de copie.

© **Sciences Humaines Éditions, 2024**
38, rue Rantheaume
BP 256, 89004 Auxerre Cedex
Tél. : 03 86 72 07 00 / Fax : 03 86 52 53 26
ISBN 9782361068936

INTRODUCTION

REPENSER LES PASSÉS DU MONDE

Aux États-Unis, lors des fêtes de la fin d'année 1963, un livre d'histoire accéda au rang de *best-seller*, avec ses 828 pages cédées pour 1,25 dollar. Son auteur, William H. McNeill, ambitionnait de comprendre pourquoi l'Occident avait dominé le Monde¹ depuis le 19^e siècle, imposant ses valeurs et son mode de vie à l'humanité entière. *The Rise of the West* (L'Essor de l'Occident), qui s'écoula alors à 75 000 exemplaires, proposait une synthèse de l'histoire de l'humanité à partir d'une compilation des sources disponibles. On y apprenait que l'innovation était le moteur de l'histoire, et que celle-ci était véhiculée par les échanges entre grands blocs civilisationnels. Ce livre, qui n'a jamais bénéficié d'une traduction en français, est considéré comme séminal de l'histoire globale.

Et pourtant, son contenu a été remis en cause, au premier chef par son auteur. Lors de sa réédition trente ans plus tard, W.H. McNeill se fendit d'une préface où il énumérait plusieurs défauts à son grand œuvre. Il reconnaissait notamment y avoir complètement négligé l'histoire chinoise, musulmane et africaine. Il concluait aussi par un appel à examiner d'autres influences sur l'histoire que celle des vainqueurs, et à essayer de comprendre en quoi l'environnement avait aussi influé sur les trajectoires des civilisations.

De 1954 à 1963, compiler les sources disponibles avait occupé neuf ans de la vie de William McNeill, professeur canadien d'histoire à l'université d'Hawaii. Il s'était attardé sur les sources qui étaient disponibles. Énormément de livres sur le Moyen Âge européen,

1- Dans cet ouvrage, nous reprenons l'usage proposé par certains géographes, qui font du Monde avec une majuscule le niveau géographique homogène regroupant le plus grand nombre possible d'êtres humains unis par des interactions. On peut ainsi parler de Mondes au pluriel (chinois, aztèque, etc.) avant leur mise en interrelation par l'expansion européenne au 16^e siècle. Dans une acception sur le temps long, le Monde se construit au fur et à mesure de l'extension du genre humain et de l'intensification des échanges.

quelques monographies sur les empires islamiques de l'époque – croisades et Reconquista oblige –, pas grand-chose sur la Chine ou l'Inde à la même période, et rien sur l'Afrique, sans parler des Amériques précolombiennes. Cela s'expliquait. L'histoire comme matière académique s'était structurée au 19^e siècle, en Europe, et elle avait eu à cœur de créer des récits nationaux. D'où un attachement à ce qui était proche. Il existait plus de livres documentant la dynastie mérovingienne que son *alter ego* chinoise, la dynastie Tang, à la tête d'un empire pourtant infiniment plus peuplé et plus avancé technologiquement que celui des Francs.

Le résultat? Nous avons intégré comme allant de soi une histoire téléguidée par les grands hommes, souvent blancs, qui auraient fait basculer les trajectoires mondiales par leur volonté, qu'ils aient remporté des guerres ou créé de nouvelles technologies. McNeill déplorait que dans son *Rise of the West*, la Chine finalement n'apparaissait qu'en creux, par exemple avec les conquêtes de Gengis Khan et de ses petits-enfants. Jaillis des steppes, les Mongols envahirent la Russie et menacèrent jusqu'à Vienne. Ils figuraient en conséquence dans les archives européennes. La Chine, qui leur avait inspiré une bureaucratie formidablement efficace, sans laquelle il n'y aurait pas eu conquête, restait absente du tableau. De même, l'expansion planétaire de l'Europe à partir du 16^e siècle fleurit-elle sur un terreau d'inventions chinoises : boussole, papier, imprimerie et poudre.

Définir l'horizon

L'histoire globale a depuis prospéré. Elle a inspiré de multiples auteurs, qui chacun a élargi l'horizon. Définissons-la en quatre brins d'ADN : elle est transdisciplinaire, associant toutes les disciplines nécessaires à parts égales (selon la belle formule de l'historien Romain Bertrand, sous-entendant que les apports d'une discipline ne doivent pas être subordonnés à ceux de la discipline d'origine, qu'il s'agisse de nourrir l'histoire par la géographie, l'anthropologie, l'économie, la démographie, l'archéologie ou les sciences du climat) ; elle porte sur le temps long cher à Fernand Braudel ; elle englobe les longues distances ; et comme il ne s'agit pas de rédiger une histoire totale, ni une histoire universelle, elle s'efforce d'être restituée par des jeux d'échelle, passant du local au global, pour mieux montrer les dynamiques à l'œuvre. Elle peut porter sur de grands objets, telle la mondialisation ; ou sur des objets plus réduits, mais trans, comme la diffusion de la

poste (voir à ce sujet le beau livre de Gazagnadou Didier, *La Poste à relais en Eurasie. La diffusion d'une technique d'information et de pouvoir: Chine-Iran-Syrie-Italie*, Kimé, 1994, rééd. 2013); ou sur des régions (voir Lombard Denys, *Le Carrefour javanais. Essai d'histoire globale*. T. I: *Les Limites de l'occidentalisation*; T. II: *Les Réseaux asiatiques*; T. III: *L'Héritage des royaumes concentriques*, EHESS Éditions, 2004).

L'histoire globale est riche d'enseignements. Elle nous a permis de comprendre comment Cortès, avec moins d'un millier de soldats, a mis à genoux la confédération aztèque, capable d'aligner plusieurs dizaines de milliers de guerriers endurcis. Surprise: ce n'est ni la technologie de l'acier ou de la poudre, ni l'usage de chiens ou de chevaux, ni le génie tactique des Espagnols, qui explique à lui seul la victoire. La variole et d'autres pandémies, mises en lumière par Alfred Crosby (*The Colombian Exchange. Biological and Cultural Consequences of 1492*, Greenwood Publishers, 1973, rééd. Praeger, 2003), ont été le principal, sinon un des principaux déterminants du succès européen. Voici une réponse décisive à une question fondamentale: pourquoi l'Europe conquiert-elle les Amériques au 16^e siècle et échoue-t-elle à conquérir l'Afrique avant le 19^e siècle, alors que ces continents étaient peuplés de civilisations technologiquement et démographiquement comparables?

En dépit de ses apports, l'histoire globale est curieusement absente du paysage intellectuel français. De temps en temps, un auteur surgit, à la faveur d'une traduction. Jared Diamond, ou Yuval N. Harari, ont ainsi obtenu de beaux succès de librairie. Le magazine *Sciences Humaines*, de son côté, s'y est intéressé depuis 2005. Il a constitué au fil des deux dernières décennies une bibliothèque, que dis-je?, un trésor d'articles autour de ce champ. Ce sont ces textes, moissonnés au fil du temps, qui sont ici réordonnés en dix parties thématiques, ouverte chacune par l'interview d'un acteur fondamental de ce champ d'histoire globale.

Bonne lecture.

Histoire globale et enseignement

Aux enseignants / éducateurs / parents désireux d'enseigner cette histoire élargie, nous proposons trois ressources :

- **la première est le blog « Histoire globale »**, en accès libre sur <http://blogs.histoireglobale.com/>; on y trouve de nombreux articles, certains ayant été rédigés par des enseignants sur l'utilisation de documents d'histoire globale dans le secondaire.

- **La deuxième est la rubrique tenue par le géohistorien Vincent Capdepuy, « L'histoire globale par les sources »**, sur le blog « Histoire globale » :

<http://blogs.histoireglobale.com/category/histoire-globale-par-les-sources>

- **La troisième est l'incontournable *Encyclopédie des historiographies***

Kouamé Nathalie, Meyer Éric-Paul et Viguier Anne (dir.), *Encyclopédie des historiographies, Afrique, Amériques, Asies*. Vol. I - Sources et genres historiques, Presses de l'Inalco, 2020, 2000 p., 160 € – accès libre sur <https://books.openedition.org/Pressesinalco/21819>.

En 1606, le moine zen japonais Bunshi Genshō publiait *La Chronique des armes à feu*, ou *Teppō-ki*. Le texte raconte le débarquement de marchands portugais sur l'île de Tanegashima en 1543. Le seigneur du lieu fut fasciné par les mousquets apportés par ces barbares venus du sud, et ses artisans apprirent vite à les dupliquer. Cinq décennies de guerre civile plus tard, le Japon était unifié, et Genshō pouvait écrire cette histoire. Pour autant, son récit, souvent pris au pied de la lettre, doit faire l'objet d'une mise en perspective critique, comme toute archive. Le rôle moteur qu'il accorde au clan Tanegashima dans la diffusion des armes à feu a peut-être plus à voir avec le fait qu'il écrivait sur commande de ce clan qu'à un exposé objectif des faits.

Cette notice sur le *Teppō-ki* est l'un des 216 textes qui constituent cette encyclopédie d'un genre nouveau. L'ouvrage se présente comme un monument muséographique exposant la manière dont les peuples non européens envisageaient l'histoire. À terme, le projet s'enrichira d'autres volumes, attendus d'ici à quelques années. Dans ce premier volet, 157 abordent les diverses manières dont des sociétés non européennes ont consigné leur passé.

Le curieux peut s'attarder devant la mobilisation politique des graffitis et murs peints en Amérique latine, ou prêter attention à l'histoire des crucifix du Kongo, témoins indigènes de l'évangélisation précoce du Congo. Il découvrira les différentes chroniques de cours d'Asie du Sud-Est, tout comme la façon dont les édiles des peuples précolombiens inscrivent leur pouvoir dans la pierre, du Machu Picchu inca au Temple Mayor aztèque.

Démonstration est ainsi faite que l'Europe n'a pas eu le monopole de la fabrique de l'histoire, et que celle-ci peut s'écrire sous de multiples formes. Les cours princières d'Asie ont eu leurs chroniqueurs, les Mayas rédigèrent des codex, et les peuples sans écriture ont conservé des histoires orales, gravé des pétroglyphes commémorant des événements, tissé des textiles codant des informations précises.

Pour saisir à quel point un tel travail de compilation innove, il faut se remémorer l'histoire de l'histoire, telle qu'on la présente à tout impétrant dans la discipline: au commencement, il y eut Thucydide et Hérodote, quelques auteurs romains puis des chroniqueurs médiévaux, pour couronner cette genèse avec Jules Michelet et ses contemporains. Or, en ce 19^e siècle où l'Europe définit l'histoire comme discipline, deux processus sont à l'œuvre, qui vont considérablement en modeler la pratique: la constitution d'États-nations et l'expansion d'empires coloniaux. L'ombre européenne plane toujours sur l'histoire, et persiste sur certaines notices de l'*Encyclopédie*. Ainsi, la collection Mackenzie, collecte sans égale de documents indiens réalisée par les contributeurs locaux pour le compte d'un colon britannique entre 1783 et 1821, ou l'extraordinaire carte de Tupaia, issue d'une collaboration en 1679 de l'explorateur britannique Cook et du tahu'a (maître navigateur polynésien) Tupaia, résultent de travaux d'équipe entre autochtones et Européens. Ce sont des hybrides entre historiographie occidentale et savoir-faire locaux. Il en a été de même lorsque les colonisés des 19^e et 20^e siècles ont repris les outils de leurs maîtres, tels les journaux imprimés ou la fabrique de récits nationaux, pour se donner des armes dans leurs combats émancipateurs. Genshō, le moine zen, fut aussi le témoin de cette emprise européenne sur l'histoire mondiale: sans l'expansion portugaise, aurait-il écrit sur le bouleversement sociopolitique que représentaient les armes à feu?

Laurent Testot

TABLE DES MATIÈRES

Introduction

Repenser les passés du Monde, *Laurent Testot* 5

• Une histoire du monde sur la longue durée
Entretien avec *Alessandro Stanziani* 17

Relire l'histoire du Monde

• Penser l'histoire à l'échelle du Monde
Entretien avec *Christian Grataloup* 29

• L'histoire globale selon Sebastian Conrad :
d'un renouveau méthodologique à un savoir
engagé, *Mathieu Roy* 41

• Histoires parallèles : la guerre de Chine
n'a pas eu lieu, *Laurent Testot* 47

Des passés méconnus

• Nouveaux regards sur l'Afrique médiévale
Entretien avec *Bertrand Hirsch* 55

• L'Afrique, un continent d'histoires,
Vincent Capdepu 61

• La Chine, matrice du monde moderne,
Timothy Brook 69

L'importance du temps long

- La révolution commence dans l'assiette
Entretien avec *Paul Ariès* 79
- À la découverte des autres humanités,
Laurent Testot 89
- Les Océaniens, un récit maritime, *Hélène Guiot* 97

Civilisation et environnement

- Les crises climatiques ont façonné l'histoire
Entretien avec *Kyle Harper* 107
- Plantes et microbes, acteurs de l'histoire,
Jean-François Mouhot 119
- L'empire des fièvres, *John R. McNeill* 131

Le laboratoire des empires

- L'art de gérer les différences
Entretien avec *Jane Burbank* et *Frederick Cooper* 141
- Pourquoi l'Occident l'a-t-il emporté ?
Gabriel Martinez-Gros 153
- Grande-Bretagne, États-Unis : l'imperium libéral ?
Jean-Vincent Holeindre 159

Modernités et mondialisations

- Sous les shōguns, un Japon prémoderne ?
Entretien avec *Guillaume Carré* 167
- Une si précoce globalisation,
Jerry H. Bentley 177
- Quand l'Inde était l'atelier du monde,
Éric Paul Meyer 189

Critiques de la suprématie occidentale

- Une autre histoire de l'humanité
Entretien avec *David Wengrow* 201
- L'hégémonie du grand récit européen,
Jack Goody 211
- Relire le grand récit des rencontres impériales,
Romain Bertrand 217

L'histoire dans les marges

- L'anarchisme est présent tout autour de nous
Entretien avec *James C. Scott* 227
- La puissance oubliée des Comanches,
Pekka Hämäläinen 233
- Haïti : une révolution au cœur
de l'Atlantique noir, *Laurent Dubois* 241

Classiques de l'histoire globale

- Trois leçons de Papouasie
Entretien avec *Jared Diamond* 251
- La mondialisation avant la mondialisation,
Christopher A. Bayly 261
- Chine et Europe, la grande divergence,
Kenneth Pomeranz 273

Réflexions contemporaines

- La paléogénétique nous montre que le passé
ne se prête pas aux simplifications manichéennes
Entretien avec *Ludovic Orlando* 281

• <u>La fin d'un monde</u>	
<u>Entretien avec <i>Immanuel Wallerstein</i></u>	<u>291</u>
• <u>L'Asie maritime est l'une des matrices de l'histoire mondiale</u>	
<u>Entretien avec <i>François Gipouloux</i></u>	<u>299</u>
• <u>Repenser nos modes d'existence</u>	
<u>Entretien avec <i>Bruno Latour</i></u>	<u>305</u>
• <u>Un nouveau monde à penser</u>	
<u>Entretien avec <i>Michel Lussault</i></u>	<u>313</u>
• <u>Inde et Afrique : la renaissance</u>	
<u>Entretien avec <i>Jean-Joseph Boillot</i></u>	<u>319</u>
• <u>Faut-il décentrer l'histoire ?</u>	
<u>Entretien avec <i>Olivier Grenouilleau</i></u>	<u>325</u>
• <u>À quoi sert l'histoire ?</u>	
<u>Entretien avec <i>Patrick Boucheron</i></u>	<u>333</u>

<u>Bibliothèque idéale d'histoire globale</u>	<u>341</u>
---	----------------------------

<u>Contributeurs</u>	<u>355</u>
--------------------------------------	----------------------------

ENTRETIEN AVEC ALESSANDRO STANZIANI

UNE HISTOIRE DU MONDE SUR LA LONGUE DURÉE

Alessandro Stanziani se revendique de l'histoire globale* (*voir mots-clés p. 23*). Il a écrit une quinzaine de livres, une moitié en français, l'autre en anglais, aucun des deux idiomes n'étant sa langue natale. Né en 1961 à Naples, en Italie, il a commencé par travailler en Russie, et au cours de sa carrière s'est acclimaté à plusieurs environnements avant de se fixer à Paris. Il y officie comme directeur de recherches au CNRS depuis 1999 et comme directeur d'études à l'EHESS depuis 2008 (les deux fonctions se cumulent depuis 2008). En sus de mêler des horizons culturels multiples, il s'est efforcé de bâtir des ponts entre plusieurs spécialités distinctes. Si ses livres mixent toujours histoire et économie, ils ont en commun de couvrir des évolutions pluri-séculaires d'objets divers : les idées économiques en Russie, la concurrence, le travail contraint*, la gestion des empires, l'épistémologie de l'histoire globale et la longue histoire du capitalisme et, plus récemment, l'histoire environnementale et celle des céréales.

Son livre, *Capital Terre. Une histoire longue du monde d'après* (Payot, 2021), nous entraîne de la Chine à l'Italie avant de nous projeter en Russie ou en Inde. Un fleuve narratif qui nous plonge dans l'histoire tumultueuse du capitalisme. Il charrie des luttes politiques et des flux d'échanges, des processus de construction des savoirs et de légitimation des États. Cette histoire permet surtout de dévoiler, dans les sinuosités du passé, la gestation de notre présent. Elle est aussi politique, car elle éclaire sur les choix qui s'offrent à nous. Si la formule du « monde d'après » peut sembler usée à peine apparue, elle ouvre néanmoins des portes sur un avenir possiblement émancipé des impératifs économiques et technologiques.

Vous avez publié sur l'économie, l'alimentation, le travail forcé, les empires et l'histoire globale et porté des analyses comparées sur la Russie, l'Europe occidentale, l'océan Indien,

l'Afrique... Qu'est-ce qui vous a poussé à emboîter ces problématiques comme les pièces d'un puzzle ?

J'ai suivi une double formation, en économie et en histoire, et j'ai mené mes premières investigations en Russie. Mon ambition a été de ne pas cloisonner le monde en zones étanches. Mon premier travail portait sur les savoirs agronomiques, économiques et statistiques en Russie au long des 19^e et 20^e siècles. J'ai travaillé les connexions entre les pensées russes, les savoirs localisés mais aussi globaux, leur diffusion en Europe, leur retour en Russie, leurs recyclages et transformations. Cela m'a permis de montrer comment des savoirs, par exemple économiques, peuvent circuler et évoluer pour répondre à des questions fondamentales.

Après mes quinze ans russes, j'ai passé une dizaine d'années sur l'histoire de la concurrence et des marchés en Occident. J'ai essayé de montrer que régulation et concurrence coexistent toujours. Jamais les marchés n'ont été totalement régulés. Même en régime très libéral, il existe toujours des normes, une architecture qui permet de structurer les marchés. La différence ne se joue pas entre liberté et régulation, mais entre des formes et des optiques différentes de la régulation. Un programme de régulation peut augmenter les inégalités, ce qui est le cas du libéralisme, ou les réduire comme sous le *welfare State*.

Dans une troisième étape, je me suis intéressé aux tensions entre travail libre et travail forcé*. J'ai commencé par le servage en Russie, pour passer ensuite à l'océan Indien et à l'Afrique.

Pourquoi l'océan Indien ?

Je m'intéressais aux formes multiples de l'esclavage dans cet espace, avant comme après l'arrivée des Occidentaux au 16^e siècle. Elles ne correspondaient pas toujours à ce qu'on trouve en Méditerranée antique ou dans l'Atlantique. On avait certes des *chattel slaves** dans l'océan Indien, mais aussi d'autres formes de dépendance pour dette, des pratiques de travail contraint assez grises, dans lesquelles les Européens sont entrés

très facilement, en présentant ces formes extrêmes de la dépendance comme du travail volontaire. Comme il ne s'agissait officiellement pas d'esclavage, on pouvait y recourir, par exemple pour bâtir des infrastructures.

C'est un des enjeux de l'histoire globale: sortir du paradigme atlantique, qui soutient que les seuls esclaves qui existent sont ceux des traites négrières, qu'il n'y avait pas de travail forcé dans l'océan Indien, juste des formes de dépendance familiale. Cet argument a été avancé par certains Occidentaux, la Compagnie britannique des Indes orientales en particulier, avant d'être repris par certains spécialistes des aires culturelles*. En dérivent des contradictions assez fortes, par exemple dans les *subaltern studies**, lorsque des penseurs indiens défendent qu'il n'y a pas eu chez eux de véritable esclavage. Ça arrange aussi les Occidentaux, jusqu'à nos jours, où les multinationales recourent à des formes de travail contraint.

Une fois aboli l'esclavage, il reste cette forme de travail pour dette qu'est l'engagisme: il fallait payer le voyage et en échange le récipiendaire travaillait gratuitement pendant sept ans. Souvent la dette était prolongée, parce que le travail n'était pas à la hauteur, pour insubordination, etc. Du point de vue des conditions sociales, cette situation était pire que celle des esclaves. Ceux-ci étaient un capital, au moins on les nourrissait... Du point de vue des droits, les engagés en avaient théoriquement davantage. En principe, ils pouvaient dénoncer leur maître en justice. D'un point de vue libéral, ils étaient libres, parce qu'ils avaient des droits. Mais si on raisonne du côté social, ils vivaient comme les esclaves.

Mettre l'accent sur la distinction entre travail libre et travail forcé permet de poser une question plus générale sur l'idéologie de la liberté en Occident. Pourquoi, dans la pensée occidentale, n'arrive-t-on pas à penser un travail véritablement libre? Pour les libéraux, une fois la liberté formelle acquise après l'affranchissement, les conditions sociales ne sont pas importantes, et donc on ne s'y intéresse pas. Côté socialiste, à l'opposé, on considère qu'une fois réglées les questions sociales,

le droit et la démocratie ne comptent guère. La seule façon de sortir de cette impasse est de pencher vers un universalisme global, non fondé sur la généralisation d'un principe occidental. Une telle démarche relève d'une philosophie politique véritablement globale.

Mais comment concevoir un tel universalisme ?

L'économiste Amartya Sen avait commencé à y réfléchir quand il constatait qu'il existe déjà des approches différentes, par exemple sur les manières de penser l'émancipation en Inde ou en Chine; mais qu'en même temps ces approches ne sont pas en opposition, ni vécues comme étant profondément différentes, contrairement à ce qu'on a eu en Occident. Parce qu'il y a des recompositions permanentes, ce n'est pas la pure pensée indienne ou chinoise qui en ressort.

Votre livre, *Capital Terre*, est sous-titré « Une histoire longue du monde d'après ». Mais comment faire l'histoire du futur ?

Par ce titre, je voulais sortir du déterminisme historique, démontrer que rien n'est joué à l'avance. Montrer les choix, les bifurcations, les options ratées du passé, et souligner que même de nos jours, où prolifèrent des discours apocalyptiques, on a encore le choix des futurs. Il s'agit donc de penser le passé, mais aussi le futur, dans la longue durée, pour maîtriser les conséquences de nos décisions présentes.

Pour cela, vous avez retenu une périodisation spécifique...

Oui, je propose une périodisation en trois phases.

1) La première phase court du 12^e au 19^e siècle. Cette phase pourrait à première vue être qualifiée d'« écologique ». Très peu de machines, peu de pollution – mais en regardant de près, beaucoup de pollution par tête de pipe, par exemple avec la combustion de bois. Cette forme de croissance est très intensive en travail, et elle s'appuie sur le travail forcé un peu partout dans le monde. On entend de nos jours dire qu'il faudrait éliminer les machines et revenir au travail manuel. Mais l'histoire montre que la cohabitation

entre peu de machines et le travail libre n'a jamais existé. Il faudrait en prévoir la perspective de nos jours : comment avoir moins de machines sans recourir à un travail surexploité ?

2) La deuxième phase court sur un siècle : 1870-1970. Il y avait jusque-là très peu de machines, même si elles étaient très contestées, par Marx et les autres. En réalité, le véritable âge des machines commence avec la seconde révolution industrielle. Leur nombre monte en flèche dans les pays occidentaux. Sur le reste de la planète, jusqu'aux années 1970, la mécanisation reste très limitée. Mais là, dans les pays du Nord, les syndicats, le *welfare State* libèrent du travail contraint.

On voit alors une transition énergétique particulière. Je suis d'accord avec les historiens Christophe Bonneuil et Jean-Baptiste Fressoz, il n'y a jamais eu dans l'histoire de véritable transition énergétique. On ne passe pas du charbon au pétrole, on additionne le pétrole au charbon et au bois. Mais il y a une transition qu'ils n'envisagent pas. Le passage du travail animal et humain comme principale source d'énergie aux machines. Au Nord, cette transition a lieu à partir du début du 20^e siècle. Dans les pays du Sud, ça commence vers 1970, ça continue de nos jours. C'est la seule véritable transition énergétique actée : on réduit le poids du travail musculaire.

Le problème, c'est que cette émancipation du travail ne se produit que dans les pays du Nord. En 1970, les empires sont encore là, même s'ils sont moins formels après les indépendances. Le prix à payer pour la libération des travailleurs dans le Nord, c'est la persistance de l'asservissement dans les pays du Sud. Il va financer, avec les machines, le *welfare* du Nord. S'y ajoute le recours aux machines, qui implique les fertilisants chimiques et les pesticides. L'agriculture intensive est destructrice et elle va déjà bien au-delà des besoins en alimentation du Nord. Produire beaucoup plus en subventionnant les agriculteurs pour qu'ils achètent des tracteurs et des produits chimiques, quitte à leur donner de nouvelles subventions pour détruire les excédents et garder les prix bas.

3) La dernière phase démarre à partir des années 1970, quand ces transformations affectent les pays du Sud. S'ensuit une intensification du travail, accompagnée de bidonvilles. Les gens ne trouvent plus d'emplois dans une agriculture devenue intensive, ils vont en ville, n'y trouvent pas de travail... S'ensuit une chute des conditions environnementales partout sur la planète. La fin de la colonisation n'est pas forcément synonyme d'émancipation. On a la fin des famines, à court terme, et une dégradation planétaire des milieux, à moyen et long termes.

Je conteste toujours l'idée qu'on est trop nombreux sur la planète. On est trop nombreux avec ces critères de distribution et de productivité. Mais on a largement de quoi nourrir tout le monde, mieux, sans dévaster la planète. À la condition de vraiment changer les règles du jeu.

Par quelles mesures ?

La première mesure serait d'abolir les spéculations sur les terres. C'est quelque chose de vraiment nouveau. La terre a toujours été contrôlée, aux échelles nationale et internationale. Dans les années 1980, il est devenu permis, dans tous les pays, à des entreprises d'acheter des sols ailleurs. Les entreprises du Nord ont commencé à investir dans du foncier dans le Sud. Aujourd'hui on voit aussi des entreprises indiennes, ou chinoises, investir en Afrique ou en Amérique latine. Cette spéculation encourage les flambées des prix sur les matières premières et les denrées alimentaires.

Le deuxième élément crucial est le contrôle des semences. Petit à petit, les semences sont devenues un élément central, plus important que le travail ou le capital, dans l'accumulation capitaliste. Jusqu'à la fin du 19^e siècle, on avait des échanges globaux de plantes alimentaires. Plusieurs acteurs essayaient de contrôler ces croisements : les communautés villageoises, les propriétaires fonciers, les États... Cet équilibre long ne se casse qu'à la fin du 19^e siècle, avec la sélection génétique. À partir de l'après-Seconde Guerre mondiale,

on entre dans l'âge des semences hybrides. Conséquence, on a des brevets sur les semences. Aujourd'hui, on se retrouve avec quelques firmes qui contrôlent la reproduction des semences à l'échelle mondiale. Or les semences hybrides épuisent les terres, ce qui se compense par d'énormes besoins en fertilisants chimiques. Et à partir des années 1970, alors que les hybrides commençaient à poser problème dans les pays du Nord, on les a imposés aux pays du Sud.

Ces éléments peuvent persister, non parce que la démocratie est mauvaise sur le plan politique, mais parce qu'elle n'a jamais été véritablement pratiquée : elle devrait opérer sans lobbies économiques derrière, avec chacun ayant une voix qui compte, y compris au sein des instances internationales.

Comment faire vivre une telle démocratie ?

La question est de savoir qui va voter, pour par exemple abolir les bourses ou instaurer les semences en patrimoine de l'humanité. En démocratie, telle qu'elle a été pensée à l'origine, chaque vote peut compter. L'idée est très bonne sur le papier. Mais elle a été toujours limitée en pratique. Au 19^e siècle, seuls les propriétaires, mâles et blancs, votent. On élargit plus tard à toute la population, pourvu qu'elle soit mâle et blanche. On attend l'après-Seconde Guerre mondiale pour faire voter les femmes, et les immigrés ne votent pas. Ces limites, qui sont celles de la France, se retrouvent partout. Autrement dit, au lieu de proposer des alternatives à la démocratie participative, il faudrait d'abord réellement mettre en pratique cette dernière. C'est la meilleure solution. Pour y arriver, se pose le problème du financement des partis. C'est très apparent aux États-Unis, mais ça existe aussi en Europe. Les partis sont financés par des groupes économiques. Tant qu'existera ce financement privé des campagnes politiques, l'évidence est que les lobbies influenceront ceux qui ont été élus. La politiste Julia Cagé propose une solution : les citoyens peuvent décider à quel parti donner par exemple 20 euros par an, cela permettrait de mettre fin au pouvoir politique des

entreprises. Des instances nationales et un Parlement européen élus de la sorte permettraient de faire pièce aux technocrates. Il faudrait étendre ce principe aux institutions internationales, jusqu'au Conseil de sécurité de l'Onu.

Pensez-vous qu'un monde meilleur puisse être construit sans violence ?

Je suis confiant dans la démocratie, à la condition qu'on la réforme comme je le préconise. Les blocages actuels ne sont possibles que parce que des lobbies financent des partis, imposent des décisions et les présentent comme la seule issue. La vraie démocratie commence quand on empêche les lobbies de financer les partis.

Au-delà de cela, des formes associatives de résistance sont fondamentales. Pour les semences par exemple, l'association mondiale de la Via Campesina regroupe des petits producteurs. Ceux-ci sont arrivés à imposer à l'Onu d'avoir des semences patrimoine de l'humanité. On peut prendre modèle sur l'internationale Campesina, coordination internationale des mouvements paysans partout dans le monde, d'un point de vue stratégique, en conciliant l'hyperlocal et des valeurs mondiales.

Il faudra deux pieds pour marcher vers une issue souhaitable : réformer radicalement la démocratie ; prolonger des dynamiques de lutte à l'échelle internationale. L'un n'ira pas sans l'autre.

Propos recueillis par Laurent Testot

Mots-clés

Histoire globale

Mise en perspective d'histoires connectées et comparées de plusieurs régions du monde.

Travail forcé

Défini par le BIT (Bureau international du travail) comme un travail dans lequel il n'existe pas de véritables droits ; manière de remplacer l'esclavage.

Chattel slaves

Forme d'esclavagisme qui fait de l'esclave un bien sur lequel le propriétaire exerce des droits, que ce soit la possibilité de vendre l'esclave, de le faire travailler sans rétribution et d'avoir la propriété de ses enfants.

Travail contraint

Travail caractérisé par des inégalités entre les travailleurs et leur maître et/ou employeur, sans qu'on puisse parler d'absence totale de droits du travailleur.

Aires culturelles

Départements spécialisés dans l'étude de zones civilisationnelles.

Subaltern studies

Mouvance apparue en Inde au cours des années 1970, qui s'efforce de donner une voix et un rôle historique aux populations subalternes.

RELIRE L'HISTOIRE DU MONDE

- Penser l'histoire à l'échelle du Monde
Entretien avec *Christian Grataloup*
- L'histoire globale selon Sebastian Conrad : d'un renouveau
méthodologique à un savoir engagé, *Mathieu Roy*
- Histoires parallèles : la guerre de Chine n'a pas eu lieu,
Laurent Testot

ENTRETIEN AVEC CHRISTIAN GRATALOUP

PENSER L'HISTOIRE À L'ÉCHELLE DU MONDE

Selon une expression désormais consacrée, Christian Grataloup est « le plus historien des géographes » français. Cofondateur en 1975, à la fin de ses études, de la revue *EspacesTemps*, ce géographe mène depuis plusieurs décennies des travaux de « géohistoire », qu'il ne voit pas comme une discipline mais comme une perspective, « à la fois invitation au voyage historique et lecture géographique du passé ». Une approche qui passe notamment par un recours fréquent aux cartes, comme dans une série d'atlas à succès publiés aux éditions Les Arènes. Mais cette démarche se traduit aussi par de grands récits courant sur des millénaires comme son récent *Géohistoire. Une autre histoire des humains sur la Terre*, où il retrace en près de cinq cents pages la construction du Monde, de l'*Homo habilis* apparu deux millions d'années avant notre ère jusqu'à nos jours.

Comment avez-vous découvert ce concept de « géohistoire » qui donne son titre à plusieurs de vos livres, dont le dernier ?

J'aurais du mal à dater précisément le moment, mais c'était pendant mes études, en lisant *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II* (1949) de Fernand Braudel, l'ouvrage issu de sa thèse, pour laquelle il avait forgé ce concept. Ce mot apparaît pour la première fois dans une lettre écrite à son directeur de thèse Lucien Febvre en 1942, quand il était prisonnier en Allemagne. Il a glissé progressivement, vers la fin des années 1970, de l'histoire à la géographie, et F. Braudel lui-même l'a finalement abandonné. Il n'a donc pas été repris par les historiens français mais par des chercheurs d'autres disciplines, comme le géographe Alain Reynaud, avec ses travaux sur la

géographie historique chinoise, ou le sociologue américain Immanuel Wallerstein.

Comment l'inscrivez-vous dans les rapports complexes entre histoire et géographie, à la fois associées dans l'enseignement secondaire mais aussi, d'une certaine façon, concurrentes ?

Ce couple scolaire histoire-géographie est une très forte spécificité française : il suffit de franchir n'importe quelle frontière, le Rhin, la Manche, les Alpes ou les Pyrénées, pour arriver dans des pays où le système scolaire a de l'histoire, de la géographie (souvent assez peu, d'ailleurs), mais pas de couple histoire-géographie. En France, ceci est lié à la manière dont on construit l'identité nationale, qui n'est pas l'identité d'un peuple à l'allemande – le fameux « droit du sang » –, mais l'identité d'un territoire qu'a progressivement construit la royauté et dans lequel elle a fabriqué une nation. Donc, dès le départ, c'est un couple. Un couple inégal, d'ailleurs, comme le montre le non-respect de l'ordre alphabétique dans « histoire-géographie ». Comme dans toutes les histoires de famille, on a des tas de petits contentieux ou frictions mais surtout une grande connaissance réciproque. Jusqu'aux années 1970, tous les historiens avaient une formation importante en géographie : les membres de la deuxième génération de l'École des Annales puis de ce qu'on a appelé la « nouvelle histoire », comme F. Braudel, Emmanuel Le Roy Ladurie ou Georges Duby, étaient très marqués par la géographie¹. C'est seulement à partir du moment où la géographie suit sa propre voie, se centre plus sur la notion d'espace et se rapproche de l'économie, que l'histoire s'émancipe à son tour de la géographie,

1- « École des Annales » et « nouvelle histoire »

Apparue au tournant des années 1930 autour de la revue *Annales d'histoire économique et sociale* fondée par Marc Bloch et Lucien Febvre, l'École des Annales se détache de l'événement et du primat du politique pour mener une histoire centrée sur le temps long et les phénomènes géographiques, sociaux, économiques ou culturels, dans une perspective ouverte aux autres disciplines. Sa génération des années 1960-1970, souvent qualifiée de « nouvelle histoire », se montre particulièrement attentive à l'histoire des mentalités, de la condition féminine à l'homme face à la mort.

avec une diminution de plus en plus forte de la part des géographes au sein des professeurs d'histoire-géographie. Mais il en reste quand même quelque chose, par exemple l'importance des atlas historiques en France ou le fait que la carte y est beaucoup plus présente dans les thèses d'histoire.

Vous pointiez en 2009 une réticence envers l'histoire globale qui peinait, écriviez-vous dans la revue *Le Débat*, « à affirmer sa légitimité, surtout dans le contexte intellectuel français ».

Il faut effectivement rappeler la date de cet article, 2009, deux ans après que j'ai publié un manuel universitaire intitulé *Géohistoire de la mondialisation*. L'expression « histoire globale » était déjà ancienne aux États-Unis, et même dans bien des pays européens au milieu des années 2000, mais en France, il y avait de fortes réticences à appréhender l'histoire à l'échelle planétaire. Alors que la nouvelle histoire des années 1960-1970 pratiquait volontiers les grandes synthèses, à partir des années 1980, on a au contraire assisté à une vogue de la *microstoria*, la microhistoire, et à un désengagement historien des grandes synthèses, en contradiction avec l'apparition du mot « mondialisation » à la même époque. Depuis, il est vrai que les historiens, comme Patrick Boucheron ou Pierre Singaravélou, pratiquent beaucoup plus des travaux à larges dimensions, mais souvent dans une pratique très fractionnée qui s'articule à la *microstoria*, celle de l'ouvrage très collectif avec plusieurs dizaines d'auteurs. C'est pour ça d'ailleurs que j'ai essayé de faire quelque chose d'original et un peu gonflé, qui est d'écrire tout seul une histoire du monde.

Quels défis ou difficultés cela pose-t-il ?

Je me suis senti capable de le faire, sinon je n'aurais pas attaqué (rire). C'est quelque chose qui est d'abord une affaire de « vieux », si j'ose dire, mais pas tant que cela, parce que j'ai un peu l'impression d'avoir écrit ce livre toute ma vie. Je veux dire par là que non seulement c'est un livre un peu final, où on essaye de rassembler

l'essentiel, mais aussi qu'il y a un certain nombre d'hypothèses, de grandes lignes de force, que je voyais sans doute de manière un peu floue et qui se sont précisées avec le temps, au fil des atlas faits avec Les Arènes et surtout avec la revue *L'Histoire*, en dialogue avec des historiens spécialistes de chaque sujet.

Quelles sont ces lignes de force ?

La principale, c'est l'idée de connexion: le fait que les sociétés se différencient mais en même temps se connectent de manière à peu près permanente. Ce qui fait la spécificité des humains vis-à-vis de n'importe quelle autre forme de vie, c'est d'être sortis de leur milieu naturel, de la savane arborée, pour rentrer dans des régions où il pouvait faire froid la nuit ou l'hiver. Et, de là, d'avoir été capables de créer les conditions qui leur permettent de survivre et de se développer dans des régions où, biologiquement, ils ne devraient pas pouvoir le faire. Cela leur a permis de se multiplier, de moins d'un million d'individus à la fin du Paléolithique à 8 milliards aujourd'hui, et donc d'être de plus en plus proches physiquement. Mais aussi de multiplier le nombre des sociétés, et donc de s'éloigner les uns des autres. Il s'agit d'une ligne de force essentielle, d'ailleurs toujours présente dans les débats sur le souverainisme: on a constamment à la fois une démondialisation et une mondialisation. C'est-à-dire qu'on a d'une part, un fractionnement, une grande diversité sociale des sociétés, par exemple entre celles des milieux tempérés et celles des milieux tropicaux. Et, d'autre part, des interactions, des échanges, des relations au sein d'une même unité humaine: les races n'existent pas, nous ne sommes pas des éléphants d'Asie ou d'Afrique, mais formons une espèce biologique unique.

D'où un paradoxe apparent: « Plus l'international est fragmenté, plus le mondial peut s'émanciper », écrivez-vous.

L'international, c'est ce qu'exprime la géopolitique, les interrelations entre des sociétés différentes: des

relations de voisinage ou lointaines, de nature économique, culturelle, militaire... Ces relations sont le résultat de choix multiples. Elles finissent par former un puzzle cartographique, ce qu'on appelle le « jeu international » ou le « concert des nations ». Le mondial transcende ces limites frontalières. Pour prendre l'exemple le plus évident, il existe un bassin épidémiologique mondial, comme on l'a constaté avec le Covid-19.

Un autre exemple que j'aime bien prendre, c'est l'invention de la monnaie métallique. Toutes les sociétés ont eu des moyens de conservation de la valeur, des monnaies ou quasi-monnaies (souvent appelées par les économistes « monnaies marchandises »). Mais, entre le 6^e et le 4^e siècle avant notre ère, les sociétés qui formaient alors ce que j'appelle l'Axe de l'ancien monde, entre la Méditerranée et la mer de Chine, ont développé des formes de conservation de la valeur sous forme de petits objets métalliques faits avec des métaux rares qualifiés de précieux, de l'or, de l'argent, du cuivre. Pourtant, il n'y avait aucun FMI pour le décider, mais comme ces mondes grec, perse, indien, chinois échangeaient entre eux, il était bien pratique, petit à petit, d'avoir ce même conservatoire de la valeur.

Dans votre livre, vous employez le mot « Monde », au singulier, avec une majuscule.

Ce choix est celui de beaucoup de géographes ou d'économistes. Je le fais d'autant plus que j'utilise, pour désigner des sociétés territorialisées dans la longue durée, le terme « mondes », sans majuscule, pour éviter le mot « civilisations ». On voit bien qu'il existe de grandes aires qui ont une signification culturelle et politique, où se manifeste un sentiment d'appartenance ou d'identité, mais on ne sait pas comment les nommer. Le plus souvent, on utilise le mot « civilisations », mais celui-ci est terriblement grevé, d'abord parce qu'il a aussi un emploi au singulier, « la civilisation », l'accomplissement du progrès, et aussi parce que son utilisation par Samuel Huntington dans *Le Choc des civilisations* en a largement plombé l'usage. De même, le « continent » est une notion paresseuse : dans un

découpage qu'on pense physique, alors qu'il ne l'est pas, on met un contenu civilisationnel. Or, ces découpages passent tous par une phase de cristallisation qui prend souvent des siècles : pour moi, par exemple, il n'y a pas de sens à parler de monde européen dans ce créneau traditionnel qu'on appelle l'Antiquité, où il existe en revanche un monde méditerranéen. J'ai donc utilisé le mot « mondes », avec une minuscule, qui s'articule dans le Monde.

Comment ce Monde en est-il venu à occuper tout le globe ?

Une étape essentielle renvoie à une expression vieillie, que je n'utilise plus en tant que telle parce que, comme « civilisation », elle s'inscrivait dans l'autoglorification de l'Europe et de l'Occident au 19^e siècle : les « grandes découvertes ». Il n'empêche que, si on mène une démarche post-coloniale en gommant cette expression et en essayant de valoriser toutes les autres formes de connexion qui pouvaient exister indépendamment des Européens, on risque quand même de rater l'importance extrême de la connexion brutale entre les sociétés de l'Axe et les mondes américains. Cela a pris un peu de temps, mais un choc évident a eu lieu au 16^e siècle avec ce qu'on a appelé la conquête de l'Amérique. Sans ses conséquences, épidémiologiques mais aussi monétaires, c'est-à-dire le transfert massif de métaux précieux vers l'Ancien Monde, sans aussi l'« échange colombien », sous forme d'échanges de plantes et d'animaux, on n'aurait pas eu cette grande transformation du 18^e siècle qu'on a appelée, d'une autre expression vieillie, la « révolution industrielle ».

Deux concepts empruntés à F. Braudel reviennent régulièrement dans votre livre, « économie-monde » et « empire-monde ». En quoi sont-ils encore pertinents pour analyser le Monde d'aujourd'hui ?

Cette grille de lecture reste vraiment très efficace. Elle signifie qu'il existe un certain nombre d'ensembles sociaux de grande taille dont l'héritage commun est important, pour lesquels se pose la question de l'existence ou non d'une unité politique. Durant son histoire, l'Europe, par exemple, n'a pas d'unité politique :

le monde carolingien ne regroupait déjà pas tout ce qu'on peut appeler l'Europe, notamment les îles britanniques ; les tentatives d'unité menées par la France, de Louis XIV à Napoléon, ont coalisé contre elles... Dans ce cas, l'économie peut s'émanciper, soit parce que les marchands sont maîtres chez eux au sein de toutes petites structures politiques, généralement des cités-États de type Venise ou Florence, soit parce que même un gouvernement fort et puissant, comme celui du roi de France, ne peut pas totalement les contrôler. Inversement, dans le monde chinois, quand il existe une unité impériale, le politique peut prendre le pas sur l'économique et donner ses directives. C'est exactement ce que fait Xi Jinping aujourd'hui en bloquant le processus de multinationalisation des grandes entreprises chinoises : elles peuvent jouer un rôle, mais restent des excroissances de quelque chose de national. Elles ne peuvent pas s'émanciper comme Nestlé l'a fait vis-à-vis de la Suisse ou Philips des Pays-Bas : Alibaba reste malgré tout une entreprise chinoise, même si elle existe en dehors de la Chine.

Aujourd'hui, le Monde fonctionne comme une économie-monde et pas comme un empire-monde. Peut-être qu'un jour adviendra un empire-monde, les Chinois en rêvent. Peut-être que les défis environnementaux et une gestion de plus en plus déplorable de la Terre pourraient aboutir à une structure quasi-impériale, mais là on est vraiment dans la science-fiction. Pour l'instant, les résistances à cette économie-monde, celles de Xi Jinping, de Vladimir Poutine, de Donald Trump, de Narendra Modi, ne semblent pas dessiner un empire-monde mais un anti-Monde, un puzzle composé de très grosses pièces. Des pièces qui obligerait les petites, soit à se soumettre à une des grosses, soit à s'unir pour former à leur tour une grosse pièce, comme le tente l'Europe.

Vous parlez de science-fiction et, justement, vous esquissez à plusieurs reprises des scénarios contrefactuels en vous demandant à quoi le Monde ressemblerait si les Chinois avaient découvert l'Amérique, ou si l'Amérique avait ramené des épidémies en Europe au 16^e siècle...

La géohistoire est largement affaire de construction de scénarios, c'est-à-dire de processus explicatifs. L'idée est de s'interroger de manière expérimentale, les uchronies relèvent du laboratoire : si je modifie un peu un paramètre dans le raisonnement que j'ai proposé, qu'est-ce que cela change ? Et qu'est-ce que cela change, entre autres, à la carte ? Si Christophe Colomb avait ramené une peste virulente et que 90 % des habitants de l'Ancien Monde étaient décédés plutôt que 90 % des habitants du Nouveau, ou si les Chinois avaient persévéré dans leur voyage vers l'est et avaient atteint l'Amérique, cela aurait changé bien des choses...

Dans *Le Monde dans nos tasses* (2017) ou *Cabinet de curiosités de l'histoire du Monde* (2020), vous manifestez un goût pour la trajectoire des objets, de l'étrier au café. Existe-t-il des circulations actuelles qui frapperont particulièrement les géohistoriens du futur ?

Il est difficile de déceler les objets qu'on retiendra, mais certains fonctionnent constamment sans qu'on y pense. Nous nous sommes contactés par téléphone portable et nous sommes en train de converser par ordinateur : on est typiquement là dans des objets qui ont eu une petite histoire locale au départ, comme le projet Arpanet aux États-Unis dans les années 1960, et qui ont abouti à l'extraordinaire tissage de la toile du Web. On a bien des éléments, il n'y a pas besoin d'être un historien du 23^e siècle pour le dire, qui apparaîtront comme absolument décisifs dans la fabrication du Monde.

Dans ces circulations d'objets, vous accordez une place très importante à la culture : l'histoire du Monde se raconte aussi au travers de statuettes syriennes, de peintures hollandaises, de films japonais...

Je trouve très intéressante la notion de patrimoine mondial. Le fait que des objets culturels africains – je dis bien « culturels » – ont pu devenir des œuvres d'art dans le regard occidental, ce qui n'est ni les valoriser ni les dévaloriser mais en faire autre chose, relève d'une mise en commun extrêmement importante. Je travaille